

**Troisième jour de manœuvre, la nuit est bien avancée. J'ai donné mes ordres, et n'ai presque pas dormi. À la vue d'une pièce vide où je peux m'installer quelques heures, je suis sincèrement ravi. Et puis, une pensée survient : mes ordres sont-ils bien appliqués ? Est-ce que le dispositif tient la route ? Je pose mon sac et, dans le même geste, je sors. Il est trois heures du matin et ce que je vois n'est pas bon.**

Alors, je réveille le chef de section. Je lui dis de tout recommencer, de réveiller sa section, de se mettre au travail, et de venir me chercher quand c'est fait. Les quelques heures de repos s'évaporent. Le travail est refait. Bien fait, cette fois, et les légionnaires en semblent presque fiers. Nous dormons à peine une heure. Le lendemain, la mission est remplie.

J'aurais pu laisser cette pensée disparaître, la chasser d'un revers de main, me dire que c'était probablement correct. Penser à mon confort. C'était tentant, c'est toujours tentant. Mais je ne l'ai pas fait.



Crédit photo : Ange Provost (reportage au CENZUB).

Ce geste n'a rien d'héroïque : il est l'aboutissement d'un travail antérieur, d'une accoutumance à l'effort, d'un refus répété de la médiocrité et de la facilité. Ce n'est pas un choix audacieux fait uniquement dans l'instant. C'est une disposition, une ἕξις, *hexis*, forgée dans la répétition silencieuse de décisions que personne ne verra jamais. Version antique et immanente de la promesse chrétienne : « *Et ton Père, qui vois dans le secret, te le rendra* » (Mt, VI, 6). Les

philosophes stoïciens avaient un nom pour cette disposition. Ils l'appelaient προκοπή, *prokopé* : le progrès moral comme pratique quotidienne. Marc Aurèle s'écrivait chaque matin, « *pour lui-même* », avant que quiconque le voie. Pas pour la postérité : pour le jour qui vient, pour le soleil qui se lève.

Le stoïcisme n'est pas une philosophie de la résignation. C'est une philosophie de l'impulsion juste. Celle qui fait sortir du sac de couchage en plein hiver parce que l'alerte sonne. Celle qui comprime la volonté vers son but. Celle qui fait taire la chair. Celle qui dit silence au petit homme à l'intérieur qui veut contourner l'obstacle. Épictète l'a formulé depuis l'esclavage avec une précision chirurgicale : « *il y a ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas* ». On a souvent réduit le stoïcisme à l'acceptation passive de ce qui arrive, à l'indifférence érigée en vertu, au refus de ressentir, à la glorification de l'absence de passions pour éviter d'assumer notre incapacité à les réaliser. Mais cette lecture est une réduction inexacte du texte.

Ce que la tradition stoïcienne dit vraiment est plus difficile, et sans doute bien plus utile. Reprenons la formule d'Épictète : ce n'est pas du fatalisme. C'est la définition opérationnelle d'un chef de guerre. Ce qui dépend de nous : notre jugement. Notre décision. L'impulsion que nous choisissons de suivre ou d'ignorer à trois heures du matin quand personne ne regarde. Donner l'ordre d'aller à droite plutôt qu'à gauche. Respecter sa parole. S'en tenir à ce qu'on a dit. Ce qui n'en dépend pas : la fatigue. Le froid. La pluie. Le stress qui monte. Le confort perdu. La sensation de faim. Le nombre d'heures de sommeil restantes.

Le commandant qui confond les deux catégories consomme son énergie contre le réel. Il tente de contrôler ce qui ne peut pas l'être, il s'acharne contre le sort – il est comme le chien attaché à une caravane qui essaye de tirer vainement sur son lien pour éviter d'avancer avec elle ; et dans cette lutte épuisante, il perd la maîtrise de ce qui lui appartient entièrement. Le commandant qui a intégré la distinction concentre toute son intensité sur sa propre décision, son propre jugement, sa propre posture, et accepte le reste comme donnée du problème, ni plus ni moins.

Épictète écrivait depuis l'esclavage. Il n'avait aucun contrôle sur sa condition extérieure. Il avait néanmoins un contrôle absolu sur sa réponse intérieure à cette condition. C'est cette asymétrie – liberté totale de mon monde intérieur, acceptation lucide des conditions extérieures – que le commandement militaire exige et que le stoïcisme formalise. Le parallèle entre décision opérationnelle et acceptation de la hiérarchie est clair ; je ne choisis pas ma mission, je la reçois d'un chef (prise pour elle-même, elle ne dépend pas de moi), mais je choisis comment la réaliser (ma conception, mes ordres, mon intention – pour reprendre un terme tactique bien français – dépendent de moi).

Les stoïciens parlaient de vertus comme dispositions de l'âme : abordons maintenant trois vertus opérationnelles.



Crédit photo : Ange Provost (reportage au CENZUB).

### **La φανταῖα, *phantasia* : la représentation juste.**

Vaste sujet que celui de l'imagination - cette faculté immédiatement mystérieuse de notre esprit, condition et cadre de notre rapport au monde. Avant de décider, il faut voir. Pas voir ce qu'on voudrait que ce soit : voir ce qui est. La *phantasia* stoïcienne est la discipline de la représentation : l'entraînement à percevoir le réel sans le filtrer à travers ses désirs, ses peurs ou ses habitudes. Purifier ses croyances, les passer à l'acide du doute, pour qu'il ne reste que le vrai. Un chef qui entre dans une situation avec une représentation fautive prendra de mauvaises décisions, pas par manque d'intelligence, mais par manque de discipline perceptive. **Il voit ce qu'il s'attend à voir. Il pense ce qu'il veut penser. Il confirme ce qu'il voulait confirmer.** Il sort à trois heures du matin et se dit que c'est correct parce qu'il a besoin que ce soit correct. C'est plus confortable ainsi, ça colle mieux. La *phantasia* juste dit : regarde d'abord, sans illusion. Décide ensuite, sans pitié.

### **L' ἡγεμονικόν, *hégémonikon* : la faculté directrice.**

Les stoïciens désignaient par *hégémonikon* la partie de l'âme qui gouverne le reste : celle qui observe sans être emportée, qui maintient le jugement intact quand le corps est épuisé et que les émotions tirent dans toutes les directions. C'est le point pour lequel une émotion apparaît ; c'est le point qui choisit « oui », plutôt que non, quand la douleur et la peur submergent

l'esprit. A la fin de la piste liane du Centre d'entraînement en forêt équatoriale, j'ai vu ce concept s'incarner d'une façon qu'aucun texte ne peut entièrement expliquer.

À quelques mètres de la fin de la piste, après plusieurs semaines de stage intensif, un légionnaire tombe au sol, et se fracasse. L'instructeur slovaque lui hurle dessus ; pas par cruauté, par méthode. Parce que la seule façon de savoir ce qu'un homme a en lui, c'est de pousser jusqu'à ce qu'il montre ses tripes. Le légionnaire remonte, et tombe encore, épuisé et désespéré. Il remonte encore. Le chrono est largement dépassé. Il n'y a plus rien à gagner techniquement, et il le sait. Il remonte encore, centimètre par centimètre - et chaque avancée coûte trois fois plus que le premier essai. Son corps n'a plus rien à donner. Il donne quand même. Et, devant le regard dur et attentif des aide-moniteurs forêt, il réussit.

Ce que j'ai vu dans ses yeux à ce moment-là n'était pas de la fierté. C'était du soulagement. La décharge de quelqu'un qui vient de découvrir quelque chose sur lui-même qu'il ne savait pas. Aucun échec sur la piste. L'instructeur ne l'a pas félicité pour autant. « *Ton chrono il est nul à chier.* », lance-t-il avec un fort accent brésilien. Mais j'ai capté dans son regard ce respect pudique que les hommes de ce milieu ne verbalisent jamais et que tout le monde reconnaît. Ce légionnaire avait maintenu son *hégémonikon* souverain quand tout disait de lâcher. Ce n'est pas non plus de l'héroïsme. C'est l'entraînement de la faculté directrice - répété, travaillé, éprouvé jusqu'à ce que ça tienne. Sans doute galvanisé par l'égo, par la fierté personnelle, c'est vrai. Mais réalisé par la foi en sa propre décision intérieure.



Crédit photo : Ange Provost (reportage au CENZUB).

### **La προκοπή, *prokopé* : le progrès comme pratique confiante.**

Sauter en parachute exige une confiance aveugle dans une sangle, des suspentes, une toile. Passer la portière. Se faire secouer dans les six à sept secondes après le saut ; être soulagé à l'ouverture de la coupole. Il n'y a rien à faire : le travail a été fait avant, pendant la préparation et le pliage. La confiance dans le matériel est le fruit d'un travail antérieur, qui n'appartient pas au soldat parachutiste. Il faut juste sauter.

Autre exemple. Lors du stage instructeur commando, nous devons ouvrir une voie d'escalade seul, en tête. Lors de cette évaluation, j'arrive au sommet d'un surplomb. Aucune prise visible. Le jour baisse. Pour continuer, il faut se jeter vers le haut sans savoir si la main va trouver quelque chose. Mon binôme, d'en bas, m'assure qu'il voit une prise. À cette hauteur, dans le froid de novembre, je doute. Pas le choix, j'y vais quand même. Je me lance. J'attrape une prise. Soulagé, je réussis la voie. Les gouttes de sueur sur mon front me refroidissent sous l'effet du vent d'automne. Marc Aurèle écrit : « *Accueille l'émotion. Ne la chasse pas. Quand elle est passée, dis-lui simplement : merci, tu peux t'en aller.* » Ce n'est pas de l'indifférence, c'est de la maîtrise. Sentir la peur du saut. Sentir le soulagement de la coupole de toile qui apparaît soudainement. Respecter l'un et l'autre. Ne pas s'y accrocher. Et toujours, agir. La *prokopé* est cet entraînement quotidien, non pas vers la perfection, mais vers la disponibilité. Être disponible à la décision juste au moment où elle s'impose. Être ouvert aux changements du cosmos comme figure de l'ordre le plus parfait ayant jamais existé.

Dix ans de commandement dans des unités d'élite confirment une observation que les textes stoïciens formulent mais ne peuvent pas démontrer : les hommes les plus solides sous la pression ne sont pas forcément ceux qui ont le meilleur physique ; ce sont ceux qui ont le monde intérieur le plus construit. Ceux qui ne dépendent pas du bruit extérieur (la validation du chef, le regard des camarades, la certitude du résultat) pour savoir ce qu'ils doivent faire. Ceux qui ont su bâtir leur « *citadelle intérieure* », pour reprendre l'expression de Pierre Hadot.

Ce monde intérieur ne s'improvise pas. Il se construit dans la répétition silencieuse des décisions sans témoin. Dans les trois heures du matin où on sort vérifier quand personne ne regarde. Dans les cinq mètres de corde où on remonte quand tout dit de lâcher. Dans le fait de sauter d'un avion en plein vol sans avoir préparé soi-même le parachute. Ce n'est pas une philosophie « *militaire* ». C'est une philosophie de la décision sous pression, immédiatement applicable à n'importe quel homme, dans n'importe quelle situation où l'information est incomplète, le temps limité, et les enjeux réels. C'est un manuel pour l'action présente.

Épictète appelait son texte *encheiridion*, « *ce qui tient dans la main* ». Ce n'est pas une métaphore décorative. C'est une instruction d'usage. Le texte doit être porté sur soi, consulté avant d'agir, appliqué dans le moment, écorné sur le terrain, un peu sali peut être, pas admiré à distance depuis une bibliothèque. Marc Aurèle gouvernait l'empire romain. Il s'écrivait chaque matin avant que quiconque le voie. « *Commence le matin en te disant : je vais rencontrer un indiscret, un ingrat, un violent. Mais moi, je sais que le mal ne peut m'atteindre.* » Pas de résignation. Pas d'illusion non plus. La décision est prise avant que la situation se présente. L'*hégémonikon* est orienté avant que la tentation arrive. C'est pour ça

que ses *Pensées* perdurent deux mille ans après avoir été écrites. Elles n'ont pas été écrites pour plaire (bien qu'elles soient écrites en grec). Elles ont été écrites pour être utilisées le lendemain matin.

L'*encheiridion* du chef d'aujourd'hui n'est pas un traité, c'est une disposition d'esprit, un rapport au monde, un manuel mental longuement répété.

Il y a ce qui dépend de nous.

Le reste : on l'accepte, on l'affronte, et on continue.

[tta\_listen\_btn]